

SOMMAIRE

Liste des contributeurs	5
Avertissement	9
Œuvres majeures de la littérature irlandaise	11
Œuvres majeures des littératures du Commonwealth	101
Index des auteurs et des œuvres	291

Liste des contributeurs

AQUIEN Pascal

ancien élève de l'ENS ;
agrégé d'anglais ; docteur
d'État ; professeur à
l'Université Paris IV –
Sorbonne.

BARANOWSKI Anne-Marie

maître de conférences à
l'Université d'Angers.

BARRETT Susan

agrégée d'anglais ; docteur
ès-lettres ; maître de
conférences à l'Université
Bordeaux III.

BAZIN Claire

ancienne élève de l'ENS
Sèvres, professeur des
universités à Paris X –
Nanterre ; spécialiste de la
littérature du XIX^e siècle et
des nouvelles littératures.

BEN ABBES Hédi

docteur ès-lettres ; maître de
conférences à l'Université de
Franche-Comté – Besançon.

BÉNÉJAM Valérie

agrégée d'anglais ; docteur
ès-lettres ; maître de
conférences à l'Université de
Nantes.

BENIGNO Isabelle

certifiée d'anglais ; docteur
ès-lettres ; professeur au
Collège Jules Vallès du Puy-
en-Velay.

BIJON Béatrice

maître de conférences à
l'Université Jean Monnet de
Saint-Étienne.

BUREAU Christophe

certifié d'anglais ;
professeur en classes
européennes au Lycée en
Forêt de Montargis.

COQUELIN Olivier

docteur en anglais (études
irlandaises) ; chargé de cours à
l'Université de Bretagne
Occidentale ; chercheur associé
au Centre de Recherches
Bretonnes et Celtiques.

CHAMBERS-AYMARD Geneviève

agrégée d'anglais ; PRAG à
l'Université de Perpignan.

DEARY Maurice

agrégé d'anglais ; professeur de
Première Supérieure au Lycée
Louis Barthou de Pau.

DELBAERE-GARANT Jeanne

professeur émérite de littérature
anglaise à l'Université Libre de
Bruxelles.

DELEBECQUE Isabelle

agrégée d'anglais ; professeur au
Lycée Saint-Paul de Lens.

DELMAIRE Dominique

maître de conférences à
l'Université Louis Lumière –
Lyon.

DIXSAUT Jean

maître de conférences honoraire à
l'Université Denis Diderot – Paris
VII.

DUMAY Émile-Jean

agrégé d'anglais ; docteur ès-
lettres ; professeur honoraire de
Première Supérieure au Lycée
Carnot de Dijon.

ÉVAIN Christine

docteur ès-Lettres ; professeur
agrégé à l'École Centrale de
Nantes.

FALC'HER-POYROUX Érick

maître de conférences à
l'Université de Nantes.

- FERRAND Aude**
agrégée d'anglais ; docteur
ès-lettres ; maître de
conférences à l'Université de
Bretagne Occidentale.
- GALLIX François**
agrégé d'anglais ; docteur
d'État ; professeur à
l'Université Paris IV –
Sorbonne.
- GANAPATHY-DORÉ Geetha**
docteur ès-lettres (Université
Paris VII) ; maître de
conférences à l'UFR de
Droit, Sciences Politiques et
Sociales de l'Université
Paris XIII.
- GAREL Odile**
agrégée d'anglais ; maître de
conférences à l'Université
Rennes II.
- GODDÉRIS-TOUDIC Hélène**
docteur en littérature
anglophone ; certifiée à
l'UFR de Droit et Sciences
Économiques de Rouen.
- GRESLE Annie**
agrégée d'anglais ;
présidente 2006-2007 de
TESOL-France.
- GRUFFAZ Sandrine**
agrégée d'anglais ;
professeur au Lycée
Madame de Staël de St
Julien en Genevois.
- HANQUART-TURNER Évelyne**
docteur ès-lettres ;
professeur des universités,
Université de Paris XII –
Val de Marne.
- HOLMES Robin**
agrégé d'anglais ; ancien
élève de l'ENS ; professeur
en CPGE au Lycée
Clémenceau de Reims.
- JOBERT-MARTINI Vanina**
agrégée d'anglais, maître de
conférences à l'Université Jean
Moulin – Lyon III.
- LAGAE-DEVOLDÈRE Denis**
agrégé d'anglais ; docteur en
anglais ; maître de conférences à
l'Université Paris IV – Sorbonne.
- LEDENT Bénédicte**
professeur au Département de
Langues et Littératures
Germaniques de l'Université de
Liège.
- MAES-JELINEK Hena**
O.B.E. ; professeur à l'Université
de Liège.
- McKEOWN Andrew**
agrégé d'anglais ; M.A., Ph.D. (St
Andrews) ; maître de conférences
à l'Université de Poitiers.
- MERRIEN Nathalie**
docteur ès-lettres ; maître de
conférences à l'Université
d'Angers.
- MÉRY Alain**
agrégé d'anglais ; professeur en
CPGE au Lycée Pothier
d'Orléans.
- MONTOUT Marie-Annick**
agrégée d'anglais ; docteur ès-
lettres ; maître de conférences à
l'Université d'Angers ; spécialiste
de littérature caribéenne.
- NDONGO ONONO Côme**
docteur ès-lettres ; qualifié maître
de conférences ; PRAG à
l'Université d'Amiens.
- O'NEILL Eithne**
a enseigné la littérature et le
cinéma à l'Université Paris XIII ;
elle est filmologue et membre du
comité de rédaction de *Positif*.
- OMMUNDSEN Ludmila**
docteur ès-lettres (Lille III) ;
maître de conférences à
l'Université du Havre ; spécialiste
de l'Afrique du Sud coloniale et
post-apartheid.

PERRIN-CHENOUR Marie-

Claude

agrégée d'anglais ; docteur
ès-lettres ; professeur de
littérature américaine à
l'Université Paris X –
Nanterre.

POUSSE Michel

spécialiste de l'Inde ; maître
de conférences à l'Université
de la Réunion.

POUVELLE Jean

agrégé d'anglais ; professeur
de Première Supérieure au
Lycée Jean Jaurès de Reims.

RYAN-FAZILLEAU Susan

agrégée d'anglais ; docteur
ès-lettres ; maître de
conférences à l'Université de
La Rochelle.

SÉVERAC Alain

professeur émérite ;
Université Jean Moulin –
Lyon III.

SÉVRY Jean

agrégé d'anglais ; docteur
d'État ; professeur émérite à
l'Université Paul Valéry de
Montpellier.

TUNCA Daria

assistante-doctorante à
l'Université de Liège.

UTUDJIAN-SAINT-ANDRÉ Éliane

ancienne élève de l'ENS ; agrégée
d'anglais ; docteur ès-lettres ;
professeur des universités.

VENTURA Héliane

professeur à l'Université
d'Orléans.

VEYRET Paul-Daniel

agrégé de l'université ; maître de
conférences à l'Université Michel
de Montaigne – Bordeaux III.

VITOUX Pierre

agrégé d'anglais ; professeur
émérite à l'Université Paul Valéry
– Montpellier III.

WALLART Kerry-Jane

agrégée d'anglais docteur ès-
lettres ; maître de conférences à
l'Université Paris IX – Dauphine.

WROBEL Claire

agrégée d'anglais ; AMN à
l'Université Paris X – Nanterre.

ZIMPFER Nathalie

ancienne élève de l'ENS-LSH ;
agrégée d'anglais ; docteur en
littérature anglaise ; professeur en
CPGE littéraires à Lyon.

Avertissement

Les trois volumes du *Guide des littératures de langue anglaise – Guide de la littérature britannique, Guide de la littérature américaine, Guide des littératures d’Irlande et du Commonwealth* – s’adressent en premier lieu aux étudiants, qu’ils soient anglicistes ou non, mais également à un public plus vaste de non-spécialistes désireux d’y voir plus clair dans l’immense diversité des littératures anglophones. Quelque 268 œuvres marquantes sont présentées dans ces ouvrages collectifs, auxquels 180 contributeurs, pour la plupart universitaires, ont accepté de participer.

L’utilisateur trouvera bien sûr dans ces trois guides les « incontournables » de la littérature de langue anglaise que sont Shakespeare, Keats, Jane Austen, Poe, Melville ou Henry James, pour n’en citer que quelques-uns. Il trouvera également beaucoup d’auteurs contemporains, vecteurs de la vie culturelle et littéraire intense qui règne dans les pays anglophones. Nombre de ces auteurs ont un indéniable rayonnement international et leurs œuvres, traduites en de nombreuses langues, nous ont paru avoir droit de cité dans ces ouvrages. Citons ici, à titre d’exemples et presque au hasard, William Boyd, Ian McEwan, Jim Harrison, Arundhati Roy, Amit Chaudhuri, David Malouf.

Dans chacun de ces volumes, nous avons opté pour une structure simple : chaque auteur est présenté au travers d’une œuvre majeure, chaque œuvre étant abordée dans un article de quatre pages, rédigé selon un même plan comportant cinq parties. Au début de chaque article se trouve une biographie succincte de l’auteur, suivie d’une brève liste de ses œuvres essentielles. Puis un résumé analytique de l’ouvrage présenté constitue la troisième rubrique de chaque article. Il est suivi d’un commentaire dans lequel le contributeur situe l’ouvrage dans l’œuvre de l’auteur et son importance dans le panorama littéraire et culturel de son époque. Enfin, chaque article s’achève par une ou plusieurs citations avec traduction. Les articles apparaissent dans un ordre chronologique fondé sur la date de naissance des auteurs.

Le choix d’un plan commun à tous les articles correspond à notre volonté de ne pas imposer de hiérarchie préétablie entre les œuvres présentées, laissant à l’utilisateur tout loisir de naviguer dans les ouvrages, au gré de ses goûts personnels et de ses préoccupations du moment, entre la nécessaire connaissance des grands classiques

fondateurs et la découverte d'auteurs modernes de qualité. D'une manière générale, tout l'ouvrage est conçu comme une invitation à la lecture des œuvres elles-mêmes, que ce soit les œuvres présentées dans nos chapitres ou les autres œuvres, mentionnées dans la deuxième rubrique comme étant aisément abordables ou particulièrement intéressantes.

Comme tout choix, celui des œuvres et des auteurs traités dans ces trois volumes est nécessairement subjectif, voire arbitraire. En particulier, dans la limite de 100 œuvres que nous nous sommes imposée pour les littératures britannique et américaine, nous avons essayé de faire un tour d'horizon aussi large que possible tout en respectant les genres littéraires (roman, théâtre, poésie). Nous avons largement tenu compte des multiples suggestions des nombreux collègues qui nous ont contacté pour nous témoigner leur intérêt pour ce projet.

Une difficulté propre au monde anglo-saxon et à son brassage culturel nous a, à plusieurs reprises, posé un problème difficile : dans quel volume tel ou tel auteur devait-il figurer ? Nous avons, dans la plupart des cas, opté pour le pays d'origine – Joyce et Wilde sont restés irlandais, James est demeuré américain, Doris Lessing a conservé son appartenance africaine –, car il nous a semblé que leurs œuvres ou leurs préoccupations respectives étaient restées largement ancrées dans leur culture originelle. Par contre, il nous a semblé que Shaw, bien que né en Irlande, avait davantage sa place parmi les auteurs anglais.

Les critères canoniques de qualité ont certes primé dans nos choix, mais, dans la mesure où nous prétendions encourager un lectorat jeune à découvrir des littératures vivantes, il nous a fallu aussi prendre en compte les notions de lisibilité et de popularité de certaines œuvres dans le monde anglo-saxon. Nous avons conscience que bien d'autres auteurs auraient pu figurer dans ces guides, mais nous osons espérer que, fort de l'expérience acquise par la lecture de ces ouvrages, le lecteur saura élargir son champ d'investigation et découvrir d'autres romanciers, d'autres dramaturges et d'autres poètes de talent.

Jean Pouvelle et Jean-Pierre Demarche

Littérature irlandaise

Lorsque paraissent les *Voyages de Gulliver*, en 1726, Jonathan Swift a près de soixante ans. Il n'est plus simple pasteur de l'Église anglicane, mais Doyen de la Cathédrale Saint-Patrick à Dublin. Si la publication récente des *Lettres du Drapier* (1724), pamphlet politico-littéraire dans lequel Swift défend les intérêts de l'Irlande contre l'Angleterre, en a fait un héros national en Irlande, le pays qui l'a vu naître en 1667, sa longue carrière politique a toujours été menée dans l'ombre, et ses œuvres littéraires toutes publiées anonymement. Une telle discrétion, qui correspond essentiellement à une stratégie de dénégation dont l'auteur est coutumier depuis sa première œuvre majeure, le *Conte du Tonneau* (1704), se justifie aussi partiellement par les risques de représailles politiques encourus. De fait, le rôle qu'a joué Swift de 1710 à 1714 comme ministre occulte de la propagande au sein du gouvernement tory nourrit la satire politique des *Voyages*, et l'imprimeur londonien Motte jugea l'œuvre suffisamment dangereuse pour justifier plusieurs modifications édulcorant le texte original. La fortune connue par le *Conte du Tonneau* tenait surtout à sa réputation sulfureuse ; le succès des *Voyages* fut quant à lui immédiat et ne se démentira jamais.

Œuvres essentielles

Gulliver's Travels
A Tale of a Tub
A Modest Proposal
A Drapier's Letters

Les Voyages de Gulliver
Le Conte du tonneau
La modeste Proposition
Les Lettres du drapier

Gulliver's Travels (*Les Voyages de Gulliver*)

Si les versions pour enfants des *Voyages de Gulliver* retiennent essentiellement des éléments tirés des deux premières parties, le texte intégral se compose en fait de quatre parties, toutes construites selon un schéma identique : hasards et revers de fortune conduisent Lemuel Gulliver, chirurgien de formation et marin de vocation, à s'échouer dans une île jusqu'alors inconnue, qu'il quitte après nombre de péripéties pour rejoindre brièvement sa famille avant un nouveau départ.

Au pays des Lilliputiens, Gulliver apparaît comme un géant, ce qui est prétexte à plusieurs scènes au comique plus ou moins marqué : de Gulliver attaché par mille cordelettes et nourri par des dizaines de Lilliputiens escaladant son corps grâce à autant d'échelles, aux trois cents tailleurs nécessaires à la confection d'un costume pour le géant, des enfants jouant à cache-cache dans les cheveux de Gul-

liver à l'extinction toute rabelaisienne de l'incendie du palais royal, ces épisodes expliquent le succès des *Voyages* comme livre pour enfants. La dimension satirique est cependant elle aussi présente d'emblée, car Gulliver est le témoin candide des intrigues de cour et des appétits politiques des Lilliputiens, dont il finit d'ailleurs par faire les frais, puisque c'est sous la menace d'une accusation de haute trahison qu'il quitte précipitamment l'île afin de regagner l'Angleterre.

L'impatience le conduit à reprendre la mer, où une tempête le mène à Brobdingnag, contrée peuplée de créatures gigantesques au milieu desquelles Gulliver fait bien entendu figure de lilliputien, petite créature amusante qui ne doit sa survie que grâce à la protection d'une fillette et à la cage dans laquelle elle le transporte. Un tel renversement d'échelle s'accompagne d'une inversion de la

perspective, car ce sont cette fois les institutions anglaises qui sont soumises à examen, et apparaissent passablement corrompues aux yeux de ce peuple et de son monarque, tant ceux-ci ont conservé une simplicité et une honnêteté de bon aloi. Au panégyrique de l'Angleterre dans lequel Gulliver tente de faire partager au roi son enthousiasme pour son pays, le souverain répond par une implacable condamnation qui retourne un à un les arguments de Gulliver et révèle l'Angleterre et ses habitants sous un jour bien moins flatteur. Lassé d'être traité de la sorte, Gulliver songe avec nostalgie à son pays et aux moyens de le rejoindre, mais c'est à un incident tragi-comique qu'il doit finalement son retour en Angleterre. Alors qu'il fait la sieste dans sa boîte, celle-ci est interceptée par un aigle qui la lâche ensuite dans la mer ; c'est un navire de passage qui sauve Gulliver et le ramène chez lui.

Embarqué pour la troisième fois, il fait route à bord d'un navire rapidement attaqué par des pirates ; ceux-ci finissent par relâcher Gulliver, qui n'a d'autre choix que de confier sa vie à une frêle embarcation. Dérivant une fois de plus au gré du vent, Gulliver accoste par hasard sur une île étrange, Balnibarbi, que surplombe la non moins étonnante Laputa, « île volante ou flottante ». Le récit bascule alors dans la science-fiction, mais confirme surtout sa dimension satirique. C'est d'abord une satire jubilatoire des fausses sciences modernes, puisque l'Académie de Lagado que visite Gulliver est peuplée de savants fous, consacrant leur vie à extraire des rayons de soleil à partir de concombres, à construire des maisons en commençant par le

toit, ou encore à tenter d'assouplir du marbre en vue de sa transformation en oreillers. C'est aussi une satire politique, grâce à un procédé de littéralisation du métaphorique, puisque Balnibarbi risque effectivement d'être anéantie par sa rivale Laputa, qui détient le pouvoir de priver de soleil les habitants rebelles de l'île inférieure, voire de s'écraser sur eux. Loin d'être découragé par de telles découvertes, Gulliver, toujours poussé par son insatiable curiosité, explore d'autres îles du même continent, Glubbudubdrib, et surtout Luggnagg, où il découvre la race des Struldbrug, créatures immortelles. Mais ce que Gulliver prenait d'abord pour un rêve tient en réalité bien davantage du cauchemar, car ni la sénescence, ni la mélancholie et l'amertume face à leur déchéance n'épargnent ces êtres. Guéri à jamais du rêve d'immortalité, Gulliver quitte l'île pour le Japon avant de rentrer chez lui.

Lors de son quatrième et dernier voyage, Gulliver est confronté à un étrange univers, sorte de monde à l'envers dans lequel les Houyhnhnms, chevaux gouvernés par leur seule raison, règnent sans partage sur les Yahoos, créatures à l'apparence humaine mais au comportement bestial. Aveugle à sa propre ressemblance avec les Yahoos, Gulliver prend ceux-ci en horreur et idolâtre les chevaux éminemment raisonnables auxquels il finit par s'identifier totalement, à telle enseigne que, de retour en Angleterre, il ne supporte plus la présence de sa femme ni de son fils. Passant une bonne partie de chaque jour à apprendre à parler aux chevaux, il sombre ainsi dans une folie qui lui fait préférer la compagnie des équidés à celle des humains.

Commentaire

Le titre complet des Voyages – Voyages dans plusieurs contrées lointaines du monde – est à la fois programmatique et trompeur. Gulliver est certes un marin invétéré, mais l'attente d'un récit de voyage dans la veine de Robinson Crusoe est rapidement

déçue. Les Voyages sont avant tout une satire, qui emprunte à divers genres pour mieux les subvertir. C'est ainsi qu'aux réflexions philosophiques succèdent des épisodes au comique rabelaisien, et que l'œuvre se tourne vers la science-fiction, entre île volante et savants fous, avant de prendre un tour beaucoup plus sombre. Mais ces détours ne sont que des prétextes à une satire qui, de limitée dans ses ambitions au début de l'œuvre, devient ensuite beaucoup plus générale et englobante. La satire politique émaillée d'allusions plus ou moins identifiables au contexte et aux personnages publics de l'époque, se transforme peu à peu en une véritable réflexion sur la nature humaine : ni totalement Yahoo, ni entièrement Houyhnhnm, l'homme ne cesse d'osciller entre sa nature animale et ses facultés rationnelles.

Il convient cependant de ne pas confondre le créateur et sa créature. Gulliver n'est pas Swift, pas plus que les Voyages ne sont un sermon, et l'intérêt principal de l'œuvre réside précisément dans la complexité du statut de son narrateur. Il faut d'abord souligner que ce dernier tient bien davantage de la persona satirique à la manière des Persans de Montesquieu que du personnage de roman : son état-civil est des plus sommaires, et on ne saurait parler de caractéristiques psychologiques, puisque la nature de Gulliver le bien nommé est tout entière résumée par son nom. Éminemment crédule (gullible en anglais), il n'est que très rarement surpris par ce qu'il voit, et ses lunettes ne lui épargnent ni aveuglement, ni manque de discernement. C'est ce qui fait toute l'ambiguïté de Gulliver, celui-ci étant à la fois le véhicule de la satire et son objet. S'il semble n'être d'abord qu'un miroir déformant dans lequel se reflète la réalité, plusieurs indices attirent dans un second temps l'attention du lecteur sur divers éléments qui soulignent la candide auto-satisfaction d'un voyageur bien étrange, car imperméable aux enseignements de l'expérience. Texte en forme de jeu d'optique dont les changements de perspectives des deux premières parties ne sont que le niveau superficiel, les Voyages réfractent et diffractent le sens, et font envisager un même épisode sous différents angles. La folle misanthropie dans laquelle finit par sombrer le marin dit assez combien il lui est impossible de se remettre en question.

Mais la maladie de Gulliver est aussi l'écueil qui guette tout homme refusant d'accepter la dimension faillible de la nature humaine et cède à la tentation de l'orgueil et à la démesure de l'hubris ; seule une terrible myopie permet d'envisager l'absolue rationalité des Houyhnhnms comme un idéal, car si ces chevaux parfaits ignorent le vice et le mensonge, ils sont également incapables d'amour véritable. Or la récurrence dans le récit des Voyages du pronom personnel « nous » empêche le lecteur d'adopter la confortable position d'observateur contemplant avec détachement les égarements de Gulliver. Il est au contraire entraîné de force dans une satire conçue par son auteur pour « contrarier le monde », car sans cesse pris au piège d'un texte qui ne lui laisse d'autre alternative que d'approuver docilement les interprétations de Gulliver, ce qui témoigne d'une naïveté aussi grande que la sienne, ou de se croire supérieur à celui-ci, faisant ainsi montre du même orgueil que celui qui finit par causer la perte du marin.

Au-delà de la satire, les Voyages posent donc la question fondamentale de l'interprétation et de la bonne lecture ; instruit par les errements de Gulliver, qui toujours replie un système sémiotique sur un autre en rapportant systématiquement l'inconnu au connu, au lieu d'apprendre à déchiffrer ce qu'il découvre, le bon lecteur est donc celui qui ne commet pas cette erreur, mais accepte de s'ouvrir à un texte pour le laisser parler.

Citations

I reflected what a Mortification it must prove to me to appear as inconsiderable in this Nation, as one single Lilliputian would be among us. (...) Undoubtedly Philosophers are in the Right when they tell us, that nothing is great or little otherwise than by Comparison.

As for yourself (continued the King) who have spent the greatest Part of your Life in travelling; I am well disposed to hope you may hitherto have escaped many Vices of your Country. But, by what I have gathered from your own Relation, and the Answers I have with much Pains wringed and extorted from you; I cannot but conclude the Bulk of your Natives, to be the most pernicious Race of odious little Vermin that Nature ever suffered to crawl upon the Surface of the Earth.

At the Time I am writing, it is five Years since my last return to *England*: During the first Year I could not endure my Wife or Children in my Presence, the very Smell of them was intolerable.... The first money I laid out was to buy two young Stone-Horses, which I keep in a good Stable. [...] My Horses understand me to tolerably well; I converse with them at least four Hours every Day. They are Strangers to Bridle or Saddle; they live in great Amity with me, and Friendship to each other.

Jonathan Swift, *Gulliver's Travels*, Oxford University Press, London, 1994.

Je songeai qu'il était assurément mortifiant d'apparaître aussi insignifiant dans cette Nation que le serait un simple Lilliputien parmi nous. [...] Les philosophes sont indéniablement dans le vrai lorsqu'ils affirment que rien n'est grand ni petit autrement que par comparaison.

Quant à vous qui avez passé la plus grande partie de votre vie à voyager (poursuivit le Roi), je suis tout disposé à espérer que vous avez jusqu'à ce jour échappé aux nombreux vices qui affectent votre pays. Mais au regard de ce que j'ai compris de votre récit, ainsi que des réponses que je vous ai à grand peine arrachées et extorquées, je ne puis que conclure que la majeure partie de vos congénères constitue la plus perniciose race d'odieuse petite vermine rampante que la nature ait jamais tolérée à la surface de la Terre.

À l'heure où j'écris, cinq années se sont écoulées depuis mon dernier retour en Angleterre. Durant la première année, je ne pouvais tolérer la présence ni de mon épouse ni de mes enfants : leur seule odeur m'était insupportable. [...] Mon premier achat fut l'acquisition de deux jeunes étalons, que je garde dans une belle écurie. [...] Mes chevaux me comprennent passablement bien, et je converse avec eux au moins quatre heures par jour. Ils ne connaissent ni le mors ni la selle ; il vivent en bonne entente avec moi et en toute amitié l'un avec l'autre.

Irlandais, fils de pasteur, il a connu l'une des carrières les moins conventionnelles de tous les auteurs de son temps. Il passe une grande partie de son enfance à Lissoy (comté de Wexmeath), puis est ballotté d'école en école avant de partir comme boursier à Trinity College, Dublin, où il décroche un diplôme en 1750. Après diverses études à Édimbourg et Leyde, il parcourt la France, la Suisse et l'Italie en 1755-1756 comme musicien ambulant, et revient en Angleterre travailler comme enseignant, aide apothicaire etc. ; il commence une carrière difficile de littérateur polygraphe, accumulant essais, comptes rendus etc.. Œuvres originales : *An Enquiry into the Present State of Polite Learning in Europe* (1759) et ses *Chinese Letters* (1760-1761), reprises en 1762 sous le titre *The Citizen of the World* où la Grande-Bretagne est vue par un étranger.

Il rencontre (1761) Samuel Johnson qui lui fera connaître d'autres auteurs et se chargera de vendre *The Vicar* à un libraire éditeur alors qu'il est sur le point d'être arrêté pour dettes. Plus de quarante volumes se succèdent : traductions, biographies, histoires, anthologies, compilations. Une certaine renommée lui vient avec son poème *The Traveller* (1764). Les dernières années de sa vie voient paraître les œuvres citées plus loin ainsi que son essai « A Comparison between Laughing and Sentimental Comedy » (1773). Son effigie par Nollekens se trouve à Westminster Abbey.

Œuvres essentielles

The Vicar of Wakefield
The Deserted Village
She Stoops to Conquer

Le Vicaire de Wakefield
Le Village abandonné
Elle s'abaisse pour conquérir

The Vicar of Wakefield (*Le Vicaire de Wakefield*)

L'auteur a placé en épigraphe une citation en latin : malheureux, prenez courage ; heureux, prenez garde. Un « Avertissement » annonce que le héros (dont le nom signifie Primevère) est à la fois prêtre, cultivateur et père de famille, simple dans la prospérité et majestueux dans l'adversité.

Charles Primrose, le narrateur, est docteur en théologie et *vicar* (pasteur de l'église anglicane et jouissant d'un bénéfice, à savoir les revenus de la paroisse dont il est titulaire) à Wakefield dont on ne voit que la campagne environnante, car la félicité ne peut être que rurale. Renommé pour sa bonté, il a une solide fortune, une honnête épouse, Deborah, quatre fils d'âges variés, George, Moses, Dick et Bill, et deux filles bonnes à marier, Olivia et Sophia (ainsi prénommées contre le souhait de leur père), qui

constituent l'orgueil et le principal souci de leur mère – Jane Austen y trouvera l'intrigue de *Pride and Prejudice*. Sa marotte est d'écrire des pamphlets contre le remariage des membres du clergé devenus veufs (deutérogamie) ; il est donc « monogamiste ». Tous les éléments de son bonheur vont devenir des sources de malheurs plus ou moins graves. Il est soudain ruiné et le projet de mariage de son fils aîné, George, avec Arabella Wilmot, est abandonné : le brave garçon doit renoncer à ses études et part gagner sa vie. La famille va chercher ailleurs une condition plus modeste. Tout est compliqué par les aveuglements, les prétentions, les erreurs des uns et des autres. De vrais amis, trop modestes, sont écartés au profit de personnages douteux, le *squire* (Mr Thornhill, le châtelain propriétaire) ou des « dames »

sans moralité dont les noms devraient inspirer méfiance : Lady Blarney et Miss Carolina Wilelmina Amelia Skeggs ! Olivia, la fille aînée, s'éprend du *squire*, et Sophia, plus discrètement, de Mr. Burchell, un excentrique de passage.

Les petites mortifications se succèdent, les personnages sont tour à tour victimes de leur vanité, de leur ambition, de leurs propres stratagèmes, cèdent à la flatterie, se ridiculisent dans des assauts d'érudition ou d'esprit. Quand le voisin fait exécuter des tableaux de chacun des membres de sa famille, les Primrose posent pour un gigantesque tableau allégorique parfaitement grotesque qui sera trop grand pour être déplacé et devra rester dans la cuisine. Moses va vendre un cheval à la foire mais se fait ensuite bernier et rapporte, au lieu de bon argent, un lot de lunettes vertes à monture d'argent avec étui de chagrin (bien entendu l'argent sera du cuivre verni). Son père veut mieux faire en vendant l'autre cheval mais, aveuglé par la flatterie et l'apparente érudition d'un escroc, accepte en règlement une fausse traite sur le voisin. Amusements innocents et piqués d'amour-propre vont laisser place à de véritables calamités.

Le tournant du livre est la disparition d'Olivia, enlevée par deux messieurs dont l'un parlait d'amour. Primrose part à sa recherche, soupçonne Burchell, rencontre une troupe de comédiens ambulants, est invité dans une belle maison où il défend ardemment la royauté contre un partisan des « libertés » qui est en réalité le majordome de la maison, quand survient le maître : ô surprise, c'est l'oncle d'Arabella Wilmot, la fiancée inconsolée de George. Les comédiens invités vont commencer leur représentation : il apparaît que leur nouveau comédien est George lui-même ! Retrouvailles, embrassades, long récit (largement autobiographique) des tribulations de George en Europe et en Angleterre. Arrivée du

squire Thornhill, venu faire la cour à Arabella, qui promet à George, afin de l'écartier, d'acheter pour partie un brevet d'officier. Primrose s'engage à compléter la somme nécessaire et signe une traite à Thornhill... Sur le chemin du retour, il retrouve dans une auberge Olivia repentante et extrêmement malade, déshonorée par un faux mariage avec Thornhill (qui se marie aussi vite que Dom Juan) célébré par un faux prêtre. Ils arrivent enfin au domicile familial pour trouver la maison en flammes.

Le bonheur pourrait renaître si l'infâme séducteur n'exigeait le paiement d'arriérés de fermage. Le bétail est saisi et vendu, et le pasteur jeté en prison où il retrouve en un co-détenu, Jenkinson, le filou qui sous des déguisements variés les a bernés à la foire, son fils et lui. Son premier souci est d'édifier ses compagnons de misère, des brutes immorales qui vont retrouver de la sensibilité. Il écrit à Sir William Thornhill, l'oncle du *squire*, pour se plaindre de son neveu, que George a le tort de défier – ce qui lui vaut de rejoindre son père en prison. Les nouvelles parviennent de plus en plus inquiétantes de la santé d'Olivia qui finit par mourir. Primrose apprend que Sophia a échappé à un autre enlèvement grâce à l'intervention de Mr. Burchell qui se présente dans la prison : c'est en réalité Sir William qui aimait se déguiser pour faire le bien et reconnaître les véritables qualités des uns et des autres. Le *squire*, venu saluer son oncle, est confondu par son ancien complice Jenkinson et convaincu d'avoir fait enlever Sophia après Olivia, car les deux sœurs lui plaisaient. Suite de coups de théâtre : Olivia non seulement n'était pas morte mais elle est vraiment mariée, car Jenkinson avait trompé son maître en fournissant un vrai prêtre... Thornhill, qui croyait avoir mis la main sur la fortune d'Arabella, ne sera donc que modérément puni, George et Sophia se marient le même jour et la famille se